

AC8
D46
1872



BIBLIOTECA



BIBLIOTECA
DE LEON

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Il y a quelques années, je m'étais retiré dans l'île de Jersey, avec l'intention d'y passer la fin de la saison d'été. C'est un séjour isolé au sein de la mer, quoique situé à la frontière même de France et sur le granit même du sol breton, dont un rameau vient émerger là au-dessus du niveau des ondes. L'âme qui cherche la solitude et le silence peut y aborder sans crainte, et jeter l'ancre sur ce verdoyant rivage. Malgré l'exiguïté du territoire de cette île, dont l'étendue n'excède pas celle de Paris; malgré sa capitale Saint-Hélier, et ses villages; malgré ses fermes et ses parcs;

on y rencontre une telle variété de paysages, que l'on se croirait entouré d'un vaste monde en quelque endroit qu'on laisse errer ses pas. Ici l'Océan pousse avec violence ses flots tempétueux sur le roc géant des hautes falaises, et sans cesse se heurte en gémissant sur les noirs massifs de la charpente géologique de l'île. Là les eaux bleues d'une mer calme aussi pure qu'un miroir réfléchissent un ciel d'azur; comme sur les rives des lacs transparents de la Suisse, ces eaux sont gracieusement bordées de frais bouquets de verdure, entre lesquels apparaissent les villas disséminées, dont les pavillons blancs se montrent au soleil encadrés de parterres fleuris. Plus loin, on est en pleine campagne, au milieu de vastes prairies plantureuses où paissent des troupeaux rassemblés, où circulent au gré de la brise les effluves de l'odeur champêtre du foin coupé. Ailleurs on traverse un bois plein d'ombre, arrosé par le

ruisseau gazouillant, dont les bords sont peuplés de la société des petites fleurs bleues penchées jusqu'au courant limpide; on suit une allée obscure sous de longues voûtes de feuillage épais, d'où descend avec le silence et l'ombre la paix mélancolique des heures solitaires; une clairière s'ouvre, une fontaine étend ses eaux immobiles, et les chants animés des oiseaux sautillants font oublier la rêverie intérieure pour la contemplation de la vie dans la nature. Quelques pas encore, et le voyageur, qui déjà a vu différents mondes se succéder devant ses regards, se trouve transporté aux plus lointaines époques de notre histoire, car il vient de s'asseoir au pied d'un vieux dolmen druidique, et retrouve intact, après deux mille hivers, le monument de pierre élevé par nos grands aïeux au culte de l'Éternel. Au coucher du soleil, tandis que l'astre du jour s'enfonce lentement dans la mer, nous distinguons

au delà des flots les rives de France rougies encore par l'astre-roi ; bientôt le crépuscule étend ses voiles sur l'île verte, « l'émeraude des mers ; » les roses des villas vont fermer leurs corolles et répandent leurs plus suaves parfums ; l'étoile du soir s'allume au couchant. Errant encore au bord des falaises, nous sommes surpris par les ondulations d'une mer phosphorescente, ou bien notre pensée, s'élevant plus haut que les lueurs d'en bas, plus haut que la mer, plus haut que les îles et les continents, monte jusqu'aux étoiles rayonnantes, jusqu'aux îles de l'espace, dans lesquelles elle salue d'autres terres et d'autres cieux. — A la fois austère et gracieuse, telle se montre cette île au sein de laquelle j'étais venu chercher une solitude désirée.

L'émeraude des mers, cependant, n'est pas douée d'un printemps perpétuel, et l'on ne trouverait pas toujours sur son

sein le paradis terrestre dont elle retrace l'image en ses jours de lumière. Parfois, les brumes de l'Océan s'étendent sur elle comme un linceul, d'épaisses couches de nuages s'amoncellent en une voûte surbaissée, le ciel est sombre, l'air glacé, et la pluie chassée par rafales inonde la pauvre terre émergée des flots, jusqu'à ce que l'arc-en-ciel revienne dans sa gloire apparaître debout sur la mer calmée.

Depuis trois jours, une pluie fine, incessante, sillonnait obliquement le ciel gris, apportant avec elle, non plus la douce mélancolie du paysage solitaire, mais la sombre tristesse des monotonies invincibles. Impatient de sortir, lassé des quelques livres français qui seuls m'entouraient, fatigué d'ailleurs de journaux insignifiants, et peu disposé à écrire, je descendis de mon hôtel au hasard, me dirigeant machinalement vers la place du marché de Saint-Héliér, dans King-street,

si j'ai bonne mémoire (où l'on rencontre le samedi soir des promenades de blondes adolescentes qui rappellent un peu les mystères de l'île de Paphos). Le grand magasin de librairie qui trône là, expose surtout aux regards du passant des photographies de l'île et des journaux illustrés, au milieu desquels s'étend l'inévitable *Illustrated London News*. Je voulais absolument trouver quelque chose de nouveau pour moi dans ladite librairie, et je furetai patiemment à travers les rayons.

Mes yeux rencontrèrent un petit livre finement relié portant le nom de *Sir Humphry Davy*, et naturellement s'arrêtèrent sur ce nom célèbre à juste titre de l'un des savants les plus éminents des temps modernes.

Le livre que je venais de remarquer avait pour titre *Consolations in Travel, or the last days of a philosopher*. Je ne le connaissais pas, même de nom. — Consolations

en voyage? — Bon! me dis-je. Voilà précisément mon affaire. Le livre ne doit pas être mauvais, puisqu'il est du grand Humphry Davy. Qu'il soit gai ou triste, peu m'importe. S'il ne me distrait pas absolument, dans tous les cas il ne pourra manquer de m'intéresser et de m'instruire.

J'emportai donc ce volume, comme on emporte un trésor inconnu nouvellement découvert, et je rentrai, à travers la pluie, à mon petit appartement de l'hôtel de la Pomme d'Or, déjà impatient de goûter au fruit nouveau, au risque d'ailleurs de jeter au bout d'un quart d'heure l'œuvre du savant chimiste, si, comme les pommes d'or de la mer Morte, la couverture extérieure n'enveloppait que des cendres.

Il était alors trois heures de l'après-midi. Vers minuit ou une heure du matin, j'étais encore en compagnie de cet esprit profond, instruit et sage; et je ne le quittais qu'après avoir entièrement lu les six dialogues

dont se compose le livre original que je venais d'acquérir. Je m'étais attaché à cette lecture, non pas sans doute comme à un roman que l'on poursuit avec acharnement jusqu'au dénoûment dramatique que l'auteur recule de page en page, au grand désappointement du lecteur ; mais comme on s'attache à une conversation savante, dont les personnages autorisés amènent successivement à une discussion sérieuse les grands problèmes de la nature et de nos destinées.

Le titre de l'ouvrage : *Consolations en Voyage, ou les Derniers Jours d'un Philosophe*, était un cadre spécial pour la pensée qui s'interroge elle-même sur les plus profondes questions de la science et de la philosophie. J'avais trouvé dans cette lecture, non-seulement un tableau tracé de main de maître du progrès des sciences modernes, non-seulement encore des vues supérieures sur les lois de la nature ; mais,

j'oserai le dire, une correspondance secrète avec mes idées les plus intimes sur l'aspect intellectuel de la création. J'avais été surpris de rencontrer dans l'illustre chimiste une identité singulière de convictions entre lui et moi sur certains points particuliers de la philosophie des sciences et même de l'astronomie, et de plus, avec quelques-uns de mes modestes travaux, une analogie dont je me sentais profondément honoré. A mon retour à Paris, je manifestai à plusieurs hommes de science ma vive sympathie pour cet ouvrage original ; je ne trouvai qu'un très-petit nombre de savants français qui le connussent, même de titre ; quelques-uns l'avaient cité sans l'avoir jamais lu ; un seul le possédait dans sa bibliothèque. — Je me permettrai de nommer celui-ci : c'est le docteur Hœfer, le savant et laborieux auteur de l'*Histoire de la chimie*. — Dans le même temps, une jeune personne venue d'Irlande pour régénérer

sa santé sous notre ciel plus calme me parla avec enthousiasme du même livre, et notamment du voyage dans les planètes raconté au premier dialogue. Ce nouveau témoignage me fit penser que la lecture de cet ouvrage s'adressait aux personnes du monde aussi bien qu'aux hommes accoutumés aux travaux scientifiques et philosophiques.

Les savants du temps de Davy ont donné de grands éloges à cette œuvre du chimiste philosophe. Humboldt la cite avec respect; Cuvier la proclame « *l'ouvrage de Platon mourant.* »

Je ne tardai pas à être convaincu qu'une traduction de cet ouvrage ne serait pas nuisible à la science française contemporaine, et qu'elle pourrait rendre quelque service à l'élucidation des problèmes philosophiques actuellement en discussion. Fermement convaincu que notre devoir est de profiter de toutes les circonstances fa-

vorables pour affirmer la *philosophie spiritualiste des sciences*, je pris la résolution de traduire en français cet excellent livre, dont les tendances sont si élevées, et dont les conclusions, combattant énergiquement les négations matérialistes, continuent, en la transformant et la complétant, la tradition spiritualiste qui est la gloire de l'esprit humain. Des travaux plus urgents ont retardé la publication de cette traduction. Je suis heureux de l'offrir aujourd'hui, terminée, à ceux qui aiment la nature; à ceux surtout qui réfléchissent quelquefois aux problèmes de la vie terrestre et céleste, actuelle et éternelle.

La traduction n'est pas absolument littéraire. Le grand chimiste ne paraît pas avoir attaché une haute importance à « la forme; » son langage habituel se développe lentement en des périodes d'une longueur désespérante, monotonie à laquelle le public français n'est pas accou-

tumé. Je ne fais cette remarque que pour justifier les modifications littéraires que les dialogues suivants ont dû prendre en se métamorphosant d'une langue à l'autre. C'est identiquement le même être qui parle ; mais le ton du langage est un peu changé.

Je dois maintenant présenter mon auteur à ceux d'entre mes compatriotes qui peuvent ne l'avoir pas encore suffisamment apprécié.

Sir Humphry Davy est plus connu par ses découvertes dans les sciences chimiques que dans les écrits et les confidences qu'il a laissés en mourant. La gloire scientifique de l'éminent chimiste éclipse, en effet, dans l'histoire contemporaine, la brillante faculté d'imagination dont cette nature d'élite était douée. Cependant, il importe de nous entretenir un instant de l'auteur de *The last days of a philosopher*.

C'est à l'âge de cinquante ans, en 1828,

que Sir Humphry Davy écrivit les pages qu'on va lire. Il était alors, pour l'Angleterre, ce que Humboldt était déjà pour l'Allemagne, et ce que Laplace, mort cinq ans auparavant, était encore pour la France, c'est-à-dire à la tête du mouvement scientifique. Professeur à l'Institution royale de Londres depuis 1801; membre de la Société royale (qui correspond, comme on sait, à notre Institut) depuis 1803; il était, de plus, depuis 1820, président de cette célèbre compagnie. Créé baronnet en 1812, il unissait la noblesse de nom à la renommée de son génie scientifique. Depuis 1817, il était membre de l'Institut de France.

Esquissons sommairement ses découvertes et ses travaux scientifiques.

La chimie lui doit d'être entrée dans sa voie actuelle de progrès constant. En détruisant la simplicité des alcalis fixes et des terres (potasse, soude, chaux, magnésie,

alumine, etc.), il se substituait à Lavoisier, en donnant désormais une loi inattaquable aux connaissances chimiques : il établit, d'une part, qu'un certain nombre de corps considérés comme simples sont composés (grande idée déjà entrevue par l'antiquité); il établit, d'autre part, que l'oxygène n'est pas le générateur de tous les acides et de toutes les bases.

La première grande découverte chimique de Davy fut celle du *potassium*, en 1807. En marchant dans la voie si heureusement ouverte par Nicholson et Carlisle, et suivie par Berzélius et Hisinger, Humphry Davy parvint, à l'aide de la pile électrique, à transformer la potasse et la soude en métaux qui se pétrissent sous les doigts comme de la cire; qui flottent à la surface de l'eau, car ils sont plus légers qu'elle; qui s'allument spontanément dans ce liquide en répandant la plus vive lumière.

L'annonce de cette brillante découverte

à la fin de 1807, produisit une profonde émotion dans le monde scientifique. L'empereur Napoléon s'y associa, et mit à la disposition de l'École polytechnique les fonds nécessaires à l'exécution d'une pile colossale. Gay-Lussac et Thénard la construisirent avec un soin spécial; mais elle ne servit point les projets de l'ambitieux capitaine.

Après le potassium, le chimiste d'outre-Manche découvrit le *sodium*, en décomposant la soude par la pile, comme il l'avait fait pour la potasse, et en démontrant que la potasse et la soude sont de véritables oxydes, des oxydes de potassium et de sodium. Après ces deux *nouveaux métaux*, il découvrit le *baryum*, le *strontium*, le *calcium* et le *magnesium*.

Convaincu que l'oxygène n'est pas aussi général que Lavoisier l'avait prétendu, Davy aborda l'étude de l'acide muriatique déphlogistiqué et en démontra la

simplicité. Ce corps simple, gazeux, il l'appela *chlorine*, à cause de la couleur jaune-verdâtre de ce gaz. Plus tard, ce gaz fut définitivement désigné sous le nom de *chlore*.

Après la découverte du chlore, Humphry Davy fut encore le premier à reconnaître l'*iode*, dans un séjour qu'il fit à Paris, en 1813, par faveur spéciale de l'empereur, séjour pendant lequel il eut la bonne fortune d'avoir à examiner des cendres de varech recueillies par un salpêtrier. Cette découverte a été l'objet de curieux débats entre Gay-Lussac et Davy ; il est reconnu que la priorité appartient à celui-ci.

Dans le même temps, par ses études sur les décompositions de substances opérées par la pile, ce travailleur infatigable jetait les bases de l'électro-chimie, et, par ses recherches théoriques et pratiques, il réunissait cet ingénieux esprit d'invention qui

rendit tant de services en de mémorables circonstances. Qui ne connaît la *lampe Davy*, la sauvegarde des mineurs, à laquelle des milliers d'ouvriers doivent aujourd'hui leur existence ? Une explosion terrible ayant eu lieu, en 1812, dans la mine de Felling, détruisit plus de cent ouvriers, affreusement mutilés par le feu grisou. On fit appel à la science de Davy : il s'agissait « d'empêcher un gaz inflammable de faire explosion au contact du feu. » Voilà un énoncé de problème qui paraît porter en lui-même sa condamnation. Cependant l'habile savant se mit à l'œuvre, étudia les gaz en proportions variées, et finit par trouver que « la flamme ne se propage pas à travers les mailles d'un tissu métallique. » La lampe Davy était inventée.

Reconnaissons en passant un trait de sa générosité. On lui conseillait de prendre un brevet d'invention ; il se serait assuré